

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N° 24

15 DÉCEMBRE 1889.

AVIS : Nos lecteurs sont priés de bien vouloir renouveler leur abonnement pour l'année 1890, le plus tôt possible, afin de nous éviter le travail et les frais supplémentaires des recouvrements. — Toutes les commandes de librairie et les correspondances doivent être adressées à M. P.-G. Leymarie, 1, rue Chabanais. — Séances, le 27 décembre et le 10 janvier prochain.

OFFICES BOUDDHIQUES A L'EXPOSITION

Lorsqu'un païen de la Grèce antique voyageait par le monde, — chez les Barbares, comme ils disaient, — quel que fût le culte adopté par la cité qu'il visitait, il entrait dans les temples et il y sacrifiait, adressant ses vœux à Celui que méconnaissent tous les schismes, et que tous ils invoquent.

Bien peu nombreux sont les modernes qui ont franchi avec le même sentiment le seuil de la chapelle annamite édifiée naguère sur l'Esplanade des Invalides.

La plupart des personnes auxquelles il a été donné d'assister à quelque une des cérémonies bouddhiques qu'on y célébrait, n'ont vu là qu'un spectacle « assez divertissant », moins que la frénésie des Gitanas, mais certes, bien plus que la pantomime cosmologique de ces Javanaises, que tout le monde, — sauf une inappréciable minorité d'occultistes, d'ethnographes, d'artistes, en un mot de gens plus ou moins... singuliers, — s'est accordé à trouver endormante. Aussi ne se privait-on pas de plaisanter, et souvent à haute voix, le costume des bonzes, leur chant, et ce que l'on appelait, spirituellement croyait-on, « leurs simagrées », et l'on ne se gênait guère pour leur rire à la face au cours de leur procession.

Mais il était évident qu'en général cette hilarité était affectée, exagérée de parti pris ; je veux dire que beaucoup d'assistants, non pas tant amusés de la bizarrerie des rites que frappés de leurs analogies fréquentes avec ceux du Christianisme, et devant cette constatation mordus d'un dépit secret, éprouvaient une joie mauvaise à traiter ces prêtres en comédiens exotiques qui jouent comme ils peuvent une pièce de leur pays, — ni plus ni moins que les acteurs annamites d'à côté, les danseuses Maugrabines ou les « Alnées » (!) Égyptiennes.

Ce que l'on ignorait en effet, — ou ce que l'on *feignait* d'ignorer, car les journaux l'ont assez répété, — c'est que l'on n'avait pu décider ces bonzes

à venir s'exhiber de la sorte que, d'abord, en leur cachant soigneusement les conditions dans lesquelles devait se produire l'exhibition ; puis, en leur insinuant, sur la divulgation en Europe de la Théosophie aryenne et sur l'installation à Paris du Musée de l'histoire des religions, de vagues notions présentées de telle manière, qu'ils pussent entrevoir la possibilité d'opérer des conversions.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que des ministres du Bouddhisme s'émeuvent d'une velléité de propagande en Occident. M. Emile Guimet ne conte-t-il pas, en ses *Promenades Japonaises*, l'offre que lui fit un prélat de là-bas, de lui fournir tout le personnel et tout le matériel nécessaire, s'il voulait fonder en France un temple du culte. — Et je n'ai pas dit non, ajoute l'humoristique savant.

Puisque j'ai parlé des collections de la place d'Iéna, il est bon de noter en passant que les bonzes ne se lassaient point, je ne dis pas de les visiter, mais de les étudier. Au reste, bien qu'il soit difficile de se former un jugement exact du degré de leur culture intellectuelle, il ne pouvait pas être inférieur à celui de l'immense majorité des prêtres chrétiens, de l'ignorance desquels j'en appelle à tous les hommes de bonne foi.

Il est certain qu'au premier abord, et surtout en France où toute idée s'extériorise aussitôt que conçue, où l'on ne saurait enfin penser qu'en grimaçant, les types immobiles de ces prêtres semblaient exsuder peu de spiritualité. Mais à les considérer avec attention, et pour peu qu'on s'élevât un instant au-dessus de tout mesquin point de vue de race, cette stagnance des traits n'apparaissait plus que comme la dénonciation physiognomonique de ces pieuses vies de l'Extrême-Orient, qui sont simplement une longue méditation ininterrompue. Et quel contraste entre ces visages petits, osseux, réfléchis, doucement tristes, et ces faces de l'Orient proprement dit, larges, belles, graves, impassibles, — le type de ces Arabes que vous croiriez abîmés en des rêveries profondes, et qui ne songent à rien du tout, et pour cause.

La différence entre les deux races est encore plus saisissante, si l'on compare leurs pratiques ascétiques ; tandis que des Senoussyis, des Aïssaouas, des Kaderyas, se perceront, se tailladeront avec des ferrailles compliquées, dévoreront des scorpions vivants en jetant des cris rauques, fanatisme bestial et inutile, — sans compter que ces pénitences cruelles ne laissent pas, comme la flagellation chez nos moines du moyen âge, d'offrir à certaines organisations des voluptés sadiques, — le dévot bouddhique s'abstiendra de toute viande, ne boira que de l'eau, n'approchera pas de la femme, raffinera surtout les mortifications morales, ne réduisant sa chair que pour aider au développement de ses facultés psychiques, et cela dans un but humanitaire.

Un de mes amis qui a pu s'entretenir assez longuement avec l'interprète de la mission de l'Esplanade des Invalides, — une sorte de séminariste à la mine fort éveillée, — me dépeignait avec quel respect ce jeune homme parlait du savoir médical de son grand-prêtre : « Il soigne tout, disait-il, et il guérit toujours. » Bien qu'il refusât de s'expliquer davantage, il n'est pas douteux qu'il faisait allusion à cette science du magnétisme, que les Initiés brahmanistes et bouddhistes, ont, depuis des décades de siècles, si effroyablement approfondie, tant dans le sens thérapeutique que dans le sens expérimental.

..

Les offices consistaient en l'offrande de fruits et de fleurs, d'eau et de feu.

Le rituel observé était celui d'une des sectes qui semblent avoir le moins de mauvaise grâce à prétendre à la qualification d'*orthodoxe*, que toutes, aije besoin de l'ajouter, revendiquent aussi véhémentement. Les traditions du Bouddhisme primitif se sont d'ailleurs bien mieux conservées dans la péninsule Indo-Chinoise, où l'élément aryen est encore très sensible, que dans la Chine et au Nippon, où elles sont généralement perverties au point d'être devenues méconnaissables. Des mythographes prétendent même que le rite siamois est demeuré presque rigoureusement conforme au culte originel.

De même que des sonneries de cloches préludent à un office chrétien, de même la messe bouddhique s'annonçait par des tintements que trois servants venaient exécuter sur un gong de bronze, un pot de terre et un tamtam quelconque, selon un rythme ma foi fort savant, et en s'interrompant de temps en temps pour claquer l'une contre l'autre, plusieurs fois de suite, leurs baguettes de tek. Symphonie, il faut l'avouer, inquiétante pour une oreille européenne, même bienveillante, et qui, sans affecter aussi péniblement que le vacarme du théâtre annamite, était très loin d'offrir, par exemple, le charme si étrange et si pénétrant de la musique des Javanais.

Puis le prêtre arrivait, tenant une fleur de lotus, symbole du monde, et allumait un parfum aux pieds du Bouddha. Deux diacres l'accompagnaient. Chacun des trois officiants était vêtu d'une grande robe *rouge*, recouverte à peu près entièrement d'une chasuble *jaune*, ce qui exprime la pureté triomphante de la chair ; la chasuble était barrée de raies *bleues*, emblème de la science : l'essence médicale, ou morale (ou psychique, ou animique), asservissant l'essence inférieure, ou corporelle, pour assurer la libre efflorescence de l'Essence supérieure, ou intellectuelle, (ou spirituelle). Le grand-prêtre était coiffé d'une mitre (à sept lobes) *bleue*, l'un des diacres d'une mitre *jaune*, et l'autre d'une mitre *rouge*. Enfin ce dernier avait drapé sa chasuble à la romaine, de telle façon que son bras droit laissait paraître sa

manche *rouge*, et l'essence inférieure était ainsi personnifiée plus explicitement.

Les fruits et les fleurs n'étaient déposés sur l'autel qu'après avoir été promenés par les diacres selon des rites compliqués, tandis que le grand-prêtre, sans quitter sa tige de lotus, formait avec ses doigts une longue suite de signes, rapides et néanmoins très précis, compréhensibles pour les seuls Initiés, et qui semblaient traduire les enseignements cosmogoniques de l'ésotérisme bouddhique. Les diacres à leur tour exécutaient une mimique analogue pendant que leur doyen faisait l'offrande du feu dans une cassollette qu'il portait *trois* fois de suite vers chacun des *sept* « coins », comme disait l'interprète, à savoir les sept points cardinaux : le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest, le Zénith, le Nadir, et le Milieu (l'endroit où l'on se trouve).

Entre chaque partie de l'office le grand-prêtre, murmurant toujours des liturgies, et toujours accompagné de la musique dont j'ai parlé, mais à laquelle s'était joint un timbre qui tintinnabulait comme une sonnette d'enfant de chœur, s'inclinait en des prosternations qui me faisaient tressaillir : on se fût cru chez les catholiques, à l'élévation.

Puis les diacres prenaient chacun une espèce de petit gong de cuivre, les quatre servants se joignaient à eux avec leurs instruments, et les *sept* prêtres commençaient à processionner, un à un, autour de l'autel, lentement, s'arrêtant à chaque pas pour rythmer leur plain-chant nasillard par des tintements de métal. Le grand-prêtre fermait la marche, conservant d'une main la fleur de lotus, et s'appuyant de l'autre, ni plus ni moins qu'un prélat chrétien, sur une crosse.

..

Ce n'est pas seulement la similitude du culte bouddhique et du culte chrétien, qui m'a frappé ; c'est surtout, et j'écris ceci sciemment, la supériorité du premier sur le second.

Comme mon ami, désireux de scruter les choses le plus profondément possible, demandait au jeune séminariste, avec une feinte bonhomie, « qui étaient ces Dieux, » et il montrait les statues dorées, barbues, grimaçantes, fantastiques de formes et d'attitudes, et d'ailleurs merveilleuses au point de vue purement artistique, qui trônaient sur les gradins de la nef ou dans les bas-côtés, — le jeune homme, peu au fait de notre langage mythologique et métaphysique, ne comprit point d'abord, mais lorsque l'idée lui eût été tant bien que mal expliquée, il se fâcha presque :

— Pas Dieu ! s'écria-t-il.

— Comment, il n'y a pas de Dieu ? Mais alors...

— Dieu, défense de le faire, défense de l'appeler !

Et il eut beaucoup de peine à exprimer, — ce que mon ami ne put com-

prendre que grâce à la teinture qu'il avait des choses d'Extrême-Orient, — que toutes ces représentations, à part celles du Bouddha, et des Sous-Bouddhas, — qui tenaient ici la même place qu'ailleurs le Christ, la Vierge, Saint Pierre, etc., — n'étaient que la symbolisation des *potentialités* de l'Etre Absolu : Création, Transformation, Destruction, Force, Beauté, Amour, Justice, etc., etc. ; et quant au principe dont elles émanent, qu'il est défendu d'en former, et même d'en concevoir une *figuration* quelconque, et qu'il est défendu de lui donner un nom. C'est le *Nirvâna*, — le Parabrahm des Adwaitis, l'En-souph des Kabbalistes, Celui qui n'existe pas parce qu'Il Est.

En outre ce n'est pas Lui directement qu'il faut prier, mais les Bouddhas, et surtout le Bouddha des Bouddhas Gautama-Siddharta de Kapilawastu, le Mounis des Sakya, car ces Esprits supérieurs sont les intermédiaires obligés *fatals*, de l'énonciation des vœux comme de leur réalisation.



Et je me suis rappelé, en souriant, ce vieux rustre barbu, sourcilleux, qui s'élance impétueusement, en écartant les bras, au milieu de quelques ballots de nuages : *Dieu débrouillant le chaos*, peinture admirable, conception... inconcevable.

Puis j'ai pensé, mais alors avec tristesse, à tant de Frères en Spiritisme qui n'ont pas encore pu s'élever au-dessus d'une telle compréhension de la Divinité. A bien des Frères Latins de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal ; à ceux du Mexique, de toute l'Amérique du Sud, de la France, si intimement imprégnés encore du christianisme déchu de la Cour de Rome, de la Compagnie de Jésus, de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Il y a en effet parmi ces esprits deux courants.

Les uns rêvent je ne sais quel replâtrage, je ne sais quel accommodement de la Science et de la Philosophie nouvelles avec le culte déchu ; ce qui serait possible, si la Papauté consentait à renier dix-huit siècles d'erreurs pour reconquérir la primitive pureté essénienne, — éventualité trop splendide pour être espérable.

Les autres, en plus petit nombre, et ce sont les « libres-penseurs » les plus hardis, n'ont pas dépassé la phase déclamatoire où l'on perd son temps et sa vigueur à tonner contre l'Inquisition et la Saint-Barthélemy, contre la croisade des Albigeois et l'assassinat de Jeanne d'Arc, contre Loyola et Alexandre VI, contre l'absurdité de la foi en un diable et un enfer, etc. etc., toutes choses que nul ne songe à contester, — même les coupables ; la phase où l'on prend ses arguments dans Voltaire, ou Béranger, c'est-à-dire dans ce qu'il y a de moins scientifique, de plus sensuel, de plus intolérant ; en un mot de moins spirite.

Pour les doctrines fondamentales, ceux-là s'en tiennent strictement à *la lettre* des écrits d'Allan Kardec, sans réfléchir que le Maître n'a donné, et n'a pu donner là, que l'*exotérisme* de sa pensée, la traduisant en des termes vagues, prudents, et *usant des formules de convention* consacrées par l'usage dès qu'il abordait les questions délicates, à la solution, et même à l'étude desquelles on n'était pas suffisamment préparé; satisfait d'avoir implanté, en cette France, patrie d'élection du doute et du sarcasme, des germes dont il confiait à l'avenir l'évolution *fatale*.

Et c'est cette évolution qu'ont accomplie les Anglais, les Américains du Nord, les Allemands, un nombre de Skandinaves, de Slaves, de quelques Latins, surtout des Français, lorsque par l'expérimentation adjuvée de l'étude approfondie des métaphysiciens Allemands, des moralistes Anglais, de Swedenborg et de Saint-Martin, de la théosophie Néo-Bouddhique et de la kabbale Hébraïque, ils sont parvenus, d'abord à se purifier à peu près définitivement de tout reste de « Romanisme », et à pourchasser celui-ci dans ses derniers retranchements avec les armes qui *seules* peuvent tuer une doctrine : l'argumentation mathématique et la preuve par le fait, — puis à faire progresser prodigieusement le Spiritisme, ou Spiritualisme transcendantal, ou Occultisme, comme on voudra l'appeler.

C'est ainsi que la plupart d'entre eux ont enfin acquis, non pas la conviction, mais la certitude, de ceci, qui effarouche encore tant de Latins : l'Unité de substance, — substance modifiée en un nombre d'états infinis, qui se réduisent à deux : l'état actif, Dieu, l'Esprit, et l'état passif, la Matière neutre, inerte.

N'était-ce pas cela que le petit interprète annamite disait à mon ami ? la *Divinité*, un *Etat*, non un *Etre*.

Et c'est pourquoi je suis sorti délicieusement ému du temple bouddhique, admirant cette religion qui a su conserver si pure, depuis les âges préhistoriques jusqu'à ce jour, la tradition de cette Gnose, éparpillée avec les races, que l'homme un jour doit posséder de nouveau, et plus sublime encore.

AUGUSTIN CHAROSEAU.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

(Suite). Voir la *Revue* du 1^{er} décembre 1889.

CHAPITRE IV. — L'INTOLÉRANCE DANS LA ROME IMPÉRIALE PENDANT LE PAGANISME.

Nous venons de voir ce qu'était la religion à Rome sous la République ; les prêtres dans leur intolérance n'exerçaient le culte qu'en vue d'en tirer gains et profits, influence et pouvoir, qu'en somme, ils n'étaient

que des sceptiques et des impudents. Aussi la décomposition romaine commença au moment où le christianisme commençait sa grande révolution dans le monde romain. Alors les grands vivaient dans le luxe, dans un luxe inouï, tandis que le peuple se trainait dans la misère la plus abjecte, la plus dégradante. Incapable de travailler, ne vivant plus de la guerre et de ses horreurs, le *grand peuple* romain ne demandait que du pain et des jeux (*panem et circenses*); en vrai parasite, il ne vivait que des largesses de ses patriciens; sans elles, il serait mort de faim.

Voilà ce qu'avait produit l'intolérance religieuse en abrutissant les masses populaires. — Bientôt la philosophie se trouve aux prises avec le pouvoir; le stoïcisme n'existait plus que de nom, ses derniers représentants avaient payé de leur vie, leur doctrine.

Seule, la religion officielle était en vigueur, et quelle religion? Elle intervenait, nous l'avons déjà vu, dans les actes de la vie publique et de la vie privée et cela d'une manière comique, quand son intervention n'était pas cruellement odieuse.

Un seul dieu était adoré à Rome et dans le futur empire, il avait remplacé dans le Panthéon tous les autres dieux et ce dieu unique, c'était : CÉSAR; le césarisme était né; le césarisme, c'est-à-dire l'omnipotence civile, militaire et religieuse, le pouvoir absolu concentré dans les mains d'un seul homme, d'un chef d'armée, couvert de tristes lauriers, mais enfin couronné de lauriers. — Certes, il y avait encore à Rome des temples nombreux, de riches autels; les statues des dieux ornaient encore et décoraient les édifices, les places et les carrefours, elles surmontaient encore les dômes des ponts du Tibre, mais dans les temples, dans les forum, dans les voies, on ne s'inclinait que devant César. — César le vainqueur, surtout le vainqueur des Gaulois, celui qui avait abattu le plus grand ennemi de la patrie, ces fiers et rudes Gaulois qui seuls des barbares étaient entrés dans Rome en vainqueurs.

Dès la fin de sa campagne des Gaules, César songeait à s'emparer de ce pouvoir suprême, nous voyons cette idée nettement exprimée dans ce passage de l'*Histoire nationale des Gaulois* (1) :

« César comprit que pour seconder son ambition personnelle, il pouvait s'appuyer sur les Gaules. Ce qu'il rêvait, c'était la conquête du souverain pouvoir, c'était l'anéantissement de la liberté romaine. S'il avait besoin un jour de marcher contre la ville aux Sept collines, il ne pourrait pas avoir de meilleurs soldats que les Gaulois. Il leur ouvrit donc les rangs de son armée. Des meilleurs guerriers de la nation, il forma une légion, qui lui rendit les plus signalés services durant la guerre civile. »

(1) Ern. Bosc et Bonnemère, p. 448 et 449.

L'heureux vainqueur des Gaules était donc arrivé à son but ; il était le maître de Rome, tous s'inclinaient devant lui, devant le Pontife C. Julius Cæsar, on n'adorait que lui, que le Dieu-Dictateur, celui-là seul était tout-puissant, puisque par un mot, par un geste, il pouvait faire des heureux ou des victimes. Et le peuple romain qui n'avait jamais eu beaucoup de foi en ses divinités était arrivé à ne plus croire à rien ; il était devenu aussi athée que ses prêtres mêmes.

C'était là une fin fatale, inévitable ; sa religion polythéiste n'ayant jamais servi qu'à l'amuser, à le distraire, à entretenir dans son sein les plus grossières superstitions.

Quelle confiance, quelle estime même des gens sensés pouvaient-ils avoir pour le maître des dieux, pour Jupiter, le débauché, le parricide ; pour Junon, l'impudique (1) ; pour Vénus, l'adultère : pour Mercure, *Prædator* (le voleur).

Tel était le monde romain, au moment où le christianisme commençait à affirmer sinon sa puissance, du moins sa force et sa vitalité.

Que disait cette nouvelle religion ? Elle proclamait le dogme de l'unité d'un seul dieu, le principe de la fraternité et de la charité humaines. Cette morale aussi simple que sublime arrivant dans un milieu fatigué de l'erreur, dans un milieu en quelque sorte préparé pour la recevoir, devait bientôt supplanter l'ancienne et absurde religion. La nouvelle venue était si simple et si peu compliquée dans sa dogmatique que les esprits les plus bornés, les plus ignorants, les plus simples pouvaient parfaitement la comprendre. S'adressant à tous les hommes sans distinction de conditions et de classes, elle leur disait : « Aimez-vous les uns les autres, aimez votre prochain comme vous-mêmes ; partagez votre pain avec ceux qui n'en ont pas. »

Cette religion leur rappelait, en un mot, que riches ou pauvres, puissants ou faibles, maîtres ou esclaves, tous les hommes sont frères.

Et cette loi d'amour et de charité, d'abnégation et de renoncement, elle la prêchait au nom d'un Dieu bon, juste et miséricordieux, et cette sublime religion chrétienne (si différente de la religion catholique, apostolique et romaine de nos jours), dont Rome connaissait à peine le nom du fondateur, cette religion née d'hier dans une nation barbare, à l'extrémité du monde civilisé apparaissait tout à coup et faisait tous les jours de nombreux sectateurs. La vieille religion romaine de même que les philosophes se virent menacés, surtout en face des prétentions de la nouvelle religion qui proclamait hautement, hardiment la déchéance de toutes les autres et qu'aux Dieux anciens de toutes les nations, elle substituait son Dieu seul et unique.

(1) Platon, tr. franç., Tome IX, p. 107.

Et c'est là précisément ce qui donna à réfléchir aux Romains. Si le christianisme comme les autres religions vivant à Rome, s'était contenté d'exercer son culte en glorifiant son dieu, sans proclamer la déchéance des autres Dieux, il est probable et même certain que Rome eût placé sans enthousiasme peut-être, [mais enfin Rome eût placé le Dieu des chrétiens dans son capitol, au milieu des autres divinités ; une de plus ou de moins, cela n'aurait pas troublé l'ordre moral de ce temps-là, et l'on ne se serait pas autrement inquiété du christianisme. Mais avoir la prétention de ne pas sacrifier aux Dieux de Rome, les traiter d'imposteurs, de faux Dieux, voilà ce qui dépassait les bornes des choses permises, voilà ce que ne pouvaient supporter les Proconsuls ! Aussi les persécutions commencèrent violentes, terribles, et durèrent pendant trois siècles.

Nous ne donnerons pas un aperçu même abrégé des horribles supplices qu'eurent à subir les martyrs chrétiens, ce sont des faits non seulement connus, mais qui nous entraîneraient trop loin et nous feraient sortir du cadre que nous nous sommes imposé.

Nous allons donc passer à la contre-partie de ce que nous venons d'esquisser, c'est-à-dire que dans le chapitre suivant, nous allons étudier les persécutions des païens, persécutions accomplies par les empereurs devenus chrétiens.

Les chefs ont changé d'idées, de croyances de Dieux, parce que leur intérêt le commande, mais c'est toujours le sang du peuple qui coulera.

CHAPITRE V. — L'INTOLÉRANCE DANS L'EMPIRE ROMAIN PENDANT LE CHRISTIANISME.

Qu'avaient produit trois siècles de persécutions contre le christianisme ? La fondation de la religion persécutée et la décomposition de l'ancien monde romain. C'étaient là des résultats que n'avaient pas prévus les empereurs, et qu'ils ne pouvaient prévoir, eux qui n'avaient aucune espèce de conviction religieuse. Ils ne pouvaient admettre qu'on pût succomber, supporter le martyre, et tout cela pour soutenir des croyances. Ils ne s'étaient jamais trouvés en face d'un pareil spectacle. Aussi, quand ils s'aperçurent que loin de ruiner le christianisme, les persécutions n'avaient servi qu'à faire progresser de plus en plus la religion nouvelle, que non seulement elle occupait Rome en souveraine maîtresse, mais qu'elle s'insinuait encore dans toutes les classes, dans les premières familles jusque chez les patriciens, qu'enfin elle remplissait le monde, les empereurs comprirent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de devenir chrétiens à leur tour, afin de pouvoir utiliser le christianisme comme un puissant instrument de règne. L'empereur se fit donc chrétien, et par un singulier retour des choses

de ce monde, de persécuteur, le paganisme devint persécuté. Ce revirement ne doit point surprendre, il était la conséquence logique de la loi gouvernementale ; le christianisme était devenu la religion de l'empereur, c'est-à-dire de l'État, les païens devenaient donc des séditeux qu'il fallait abattre, qu'il fallait proscrire, exterminer, faire disparaître de l'empire. Naguère la puissance politique, au nom de la religion de l'empire, persécutait les chrétiens, aujourd'hui bien que ce fût le contraire, c'était la même chose ; ce n'était qu'un changement de nom, voilà tout ; ce qui est profondément triste, c'est de voir les mêmes bourreaux ; seules les victimes ont changé ; mais l'intolérance religieuse accomplit toujours son œuvre néfaste : l'effusion du sang. Ici l'intolérance était plus abominable encore, car le paganisme, quand il persécutait, ne préconisait pas les doctrines de mansuétude du christianisme ; il montrait une tolérance relative, puisqu'il admettait tous les Dieux, mais il n'avait pu supporter une religion qui avait dit : Seule je suis la vérité, tout le reste est fausseté, imposture et mensonge, tout le reste ne vaut rien. Premier occupant du terrain, le paganisme ne voulait pas l'abandonner, il l'aurait même partagé au besoin, mais céder complètement la place, il ne le voulait pas, il ne pouvait pas le faire.

Le christianisme, au contraire, prêchait la bonté, la fraternité, la charité, l'amour du prochain, il aurait donc dû conformer ses actes à ses paroles, il ne le fit pas, et c'est en cela que nous trouvons plus odieuses encore que les persécutions païennes, les persécutions exercées par les chrétiens. Ceux-ci auraient dû se contenter d'annoncer la bonne nouvelle et prêcher d'exemple, poursuivre leur œuvre en apôtres, ils auraient ainsi démontré la supériorité du christianisme sur le paganisme ; ils ne le firent pas, ce fut leur tort et les crimes et les forfaits reprirent de plus belle.

Et quels sont les auteurs directs et responsables des nouvelles persécutions : le clergé, surtout les évêques, eux qui avaient pour mission d'apporter la paix et la tolérance, eux qui auraient dû s'inspirer des paroles de leur divin maître :

« Quiconque frappera de l'épée, périra par l'épée. »

Ce sont donc les missionnaires de cette divine religion qui fomentèrent les persécutions, qui poussèrent les empereurs à signer des édits contre les païens ; ce sont eux qui interdisent le libre examen, eux qui exercent des représailles terribles contre tous ceux qui ne sont pas de leur avis. N'oubliant ni les injures, ni les persécutions sanglantes, ils prenaient tout simplement une terrible et cruelle revanche. C'est là un fait bien triste à constater, surtout pour l'honneur de la cause qu'ils auraient beaucoup mieux défendue par le calme, par la clémence et par la tolérance.

L'ambition croissante des évêques les amène à devenir magistrats dans

l'ordre civil ; c'est sous Constantin qu'ils y arrivent et, dès lors, ils usent et abusent surtout de leur situation pour exercer de terribles représailles et d'horribles persécutions.

Cependant un an après sa victoire sur Maxence, Constantin déclare en termes formels dans un édit daté de Milan (313) que personne ne doit être inquiété pour sa religion. Il substitue bien en souvenir de sa vision : *In hoc signo vinces*, la croix aux aigles romaines sur la hampe de ses drapeaux, mais il donne en même temps diverses satisfactions aux païens ; il relève, par exemple, le temple de la Concorde à Rome ; il fait de sages ordonnances, il supprime le supplice de la croix, interdit l'exposition des nouveau-nés, il défend de les faire mourir ; punit sévèrement le rapt et le parricide, il supprime les combats de gladiateurs, il permet aux prêtres chrétiens d'affranchir les esclaves sans avoir besoin de recourir aux magistrats civils.

Bien que toutes les ordonnances dont nous venons de parler portent l'empreinte d'un esprit vraiment chrétien, on peut se demander si Constantin était réellement un converti sérieux, sincère et de bonne foi ? Il est permis d'en douter ! En effet, cet homme que l'Église a surnommé *le Grand* était d'un caractère cruel et perfide, d'un esprit soupçonneux et vindicatif, aussi pouvons-nous dire en toute sincérité, que le christianisme n'eut jamais sur les mœurs de ce prince qu'une influence des plus bornées.

Pour nous, il ne fut jamais un chrétien bien sincère, bien convaincu. Sa conversion n'eut lieu que pour ménager la chèvre et le chou. Si, d'une part, il défendit d'inquiéter quiconque se convertirait à l'évangile et décréta des peines contre ceux qui embrasseraient le judaïsme ; d'autre part, il permit aux aruspices de consulter les entrailles des victimes et aux augures de rendre des oracles. Constantin a donc été un fourbe, un hypocrite, car il n'agissait pas ainsi par esprit de tolérance, puisqu'il persécutait le judaïsme, c'était seulement pour se maintenir au pouvoir et pour attendre les événements. Tant que vécut Licinius à qui il avait donné sa sœur en mariage pour se l'attacher, il partagea avec son beau-frère l'empire romain ; sa religion était alors incertaine. Mais dès que, sous prétexte de conspiration, il a fait mettre à mort Licinius, ne craignant plus de rival pour son trône, il est alors, mais alors seulement franchement partisan des chrétiens ; désormais seul maître de l'empire, il ne craint plus d'être renversé par l'alliance des chrétiens ou celle des païens avec Licinius ; il passe alors du côté du plus fort, il rétablit dans leurs biens, droits et offices, ceux des chrétiens qui en avaient été dépossédés par Licinius, ce n'est qu'alors qu'il promet des avantages et des privilèges aux villes qui abattraient leurs idoles ; ce n'est qu'alors qu'il permet aux prêtres qui le sollicitaient depuis longtemps de recevoir des legs et des donations ; qu'il exempte d'impôts leurs propriétés

et leur accorde des tribunaux particuliers. Enfin pour achever de se gagner le clergé en donnant la paix à l'Eglise profondément troublée par l'arianisme, il réunit à Nicée, le 19 juin 325, le premier concile œcuménique. Il en préside même la première séance, bien que n'étant pas évêque.

Le concile composé de 318 prélats condamne naturellement la doctrine d'Arius et rédige sur la question discutée le symbole que voici :

« Je crois en un seul seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, fils unique du père, Dieu né Dieu, lumière émanée de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré mais non fait, consubstantiel à son père. »

Tous les évêques qui, avec Arius, persistèrent à nier la consubstantialité de Jésus-Christ furent exilés par l'empereur qui interdisait toute espèce d'assemblée aux hérétiques et ordonna au profit du Trésor la confiscation des immeubles ou locaux où ils se réuniraient; aux orthodoxes il fit don des églises qui ne leur appartenaient pas; c'est sans contredit, ce vol qui contribua à le faire surnommer *le Grand*.

L'hérésie qui sembla un moment abattue, se releva tout à coup. Constantin s'en effraya à un tel point, qu'il rappela de l'exil Arius lui-même, mais celui-ci mourut bientôt subitement à Constantinople d'une violente colique. Les arianistes dirent qu'il avait été empoisonné, ce qui est probable, sinon prouvé. Les adversaires d'Arius prétendirent, au contraire, que sa mort était un miracle dû aux prières de saint Athanase, évêque d'Alexandrie, l'ennemi acharné de l'Arianisme.

Arius mort, sa doctrine n'était pas morte, au contraire, elle fut des plus florissantes sous le successeur de Constantin, mais surtout dans l'empire d'Orient, parce que Constance prit parti pour l'Arianisme et persécuta les orthodoxes. Bien plus, il fit marcher contre eux une armée, ce qui tendrait à prouver que la consubstantialité n'était certes pas la seule raison de son amour pour l'Arianisme; en effet l'empereur d'Occident, Constant, prenait parti pour les orthodoxes et qui sait si la querelle ne pouvait pas amener la mort de cet empereur, qui sait alors, si Constance ne pourrait pas réunir sur sa tête la double couronne de l'empire. — Et de fait, Constant fut tué par Magnence; mais celui-ci est vaincu à son tour par l'empereur arien Constance. Ce dernier, pour mettre fin à une lutte stérile, compromettant la tranquillité publique veut terminer la querelle théologique et fait prononcer par le concile de Rimini composé de 400 évêques la réhabilitation d'Arius et de sa doctrine. Mais les pères du concile ne veulent pas se prêter à cet acte, ils demeurent fermement attachés à la foi de Nicée. Alors l'empereur qui veut quand même avoir raison, leur adresse un formulaire rédigé par les évêques ariens, et il informe les évêques du concile qu'ils ne retourneront dans leur diocèse qu'après avoir signé le formulaire. Ils résistent pendant quatre

mois entiers, mais enfin de guerre las, et désirant retourner dans leur diocèse, ils tournent la difficulté, ils signent bien le formulaire arien, mais ils en dressent en même temps un second qui leur laisse au moins la ressource d'un équivoque.

Sur ces entrefaites, Constance meurt et Julien le Philosophe le remplace sur le trône. Comme cet empereur n'est ni catholique ni arien, il ne prend aucune part aux querelles ecclésiastiques. Les évêques réunis à Rimini en profitèrent pour rentrer chez eux afin de reprendre leur vie calme, luxueuse et tranquille ; mais ils sont déçus dans leur espoir, car Julien veut de nouveau rétablir le paganisme dans l'empire, ce qui le fait surnommer l'*Apostat*. Nous allons étudier l'intolérance sous le règne de ce prince dans le chapitre VII, tandis que nous devons auparavant passer en revue diverses sectes antérieures au règne de Julien, c'est ce que nous faisons dans le chapitre suivant.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

UNE APPARITION

Y a-t-il véritablement des revenants, c'est-à-dire des défunts qui réapparaissent à volonté pour revoir les parents et amis qu'ils ont laissés sur terre ? En tout temps et dans tous les pays de notre globe, chez les barbares, aussi bien que chez les nations civilisées, il a été question d'apparitions de personnes décédées, et les plus graves et les plus sévères historiens n'ont pas dédaigné d'en faire mention, bravant ainsi les moqueries des sceptiques. Je vous adresse une histoire d'apparition que je viens d'extraire d'un auteur espagnol, *el doctor Geronimo de Alcala*, né à Ségovie en 1563 ; cette histoire, comme vous le voyez, remonte au xvi^e siècle. Un jeune gentilhomme espagnol qui avait le grade d'enseigne dans l'armée de Charles-Quint, apprit qu'un de ses camarades, officier comme lui, qui habitait la même chambre et pour lequel il avait la plus vive affection, venait d'être tué. Pénétré de douleur, il s'enferma dans sa chambre, l'esprit uniquement occupé de la perte cruelle qu'il venait de faire. Peu à peu vaincu par la fatigue et l'excès même de son chagrin, il se mit au lit, laissant une veilleuse allumée près de lui. Il s'était à peine glissé sous la couverture qu'il vit tout près de son lit, *vio cerca de sí al defunto amigo*, ce même ami qu'il regrettait, la face pâle et décharnée *descolorido y macilento*. Le jeune enseigne resta frappé de stupeur et tous deux se regardèrent sans proférer une parole, *miraronse los dos sin hablarse palabramas*. Après un instant, le mort se dépouilla de ses vêtements et se mit sans façon au lit à côté de lui. Saisi de frayeur, l'enseigne se serra le plus qu'il put vers la ruelle, tirant à lui les draps et tenant ses jambes

hors du lit, mais en dépit de ses efforts et de ses précautions, il ne put éviter entièrement le contact de l'une des deux jambes du défunt. Cette jambe était si froide qu'il se sentit glacé jusque dans les moelles; il éprouvait exactement la même sensation que s'il eût été enseveli dans la neige. Ne pouvant dissimuler l'effroi que lui causait ce funèbre voisinage, le malheureux gentilhomme le manifesta par les gestes les plus expressifs. Le mort qui comptait sur un accueil tout différent, en fut vivement attristé et disparut comme une vapeur, laissant le jeune enseigne si vivement impressionné qu'il lui fallut plusieurs mois pour se remettre.

Je livre cette curieuse anecdote aux savants qui, narguant les sceptiques endurcis, ne craignent pas de faire de la question des revenants l'objet spécial de leurs études.

Je poursuis, en attendant, mes expériences sur le mouvement et le déplacement des objets inanimés à distance et sans contact. Les sensitifs se tiennent maintenant à un mètre de distance du guéridon, et les objets se déplacent et font comme d'habitude leur petite promenade. Hier, avec deux seuls sensitifs, dont l'un est à peine sensible, par un temps obscur, froid et pluvieux à la distance de un mètre, les objets se sont déplacés et se sont promenés sur le plateau du guéridon. C'est un grand progrès à constater.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher.)

HYPNOTISME ET MÉDECINS

Les injustices relevées dans l'histoire de la science ont déjà bien souvent été l'objet de remarques et de comparaisons qui ne sont rien moins que flatteuses pour l'humanité. Sans compter qu'un grand nombre d'hommes de valeur, des génies auxquels revient l'honneur d'avoir créé de nouvelles voies à la science et dont la mémoire a été célébrée par les monuments érigés par la postérité reconnaissante, ont mené une vie remplie de privations, de déboires et de désillusions; et cela d'autant plus qu'ils ont été en avance sur les progrès de leur siècle et de leur époque; il n'arrive que trop souvent qu'on refuse de leur rendre justice et qu'on attribue à un autre leurs mérites, reconnus si tardivement, parce que cet autre a eu l'avantage de n'être pas venu trop tôt au monde et d'avoir su récolter les fruits des travaux du maître dont il s'était approprié les idées.

Mais cette injustice est bien plus criante, lorsque l'homme qui a la gloire d'être le véritable auteur de découvertes importantes, est encore longtemps après sa mort l'objet des plus basses calomnies, tandis que d'autres ont accaparé ses travaux, les ont perfectionnés et ont su rencontrer une appro-

bation générale. C'est ce qui peut se produire très facilement, lorsqu'il s'agit d'une science dont l'histoire n'est pas encore écrite, et qui n'a par conséquent pas la conscience de la continuité de son développement.

La médecine est incontestablement une de ces sciences. L'histoire de la médecine n'est que rarement enseignée aux universités ; il est plus que probable aussi qu'elle ne trouve que de rares auditeurs, parce que cette étude ne présente pas de grands avantages aux élèves, qui doivent avant tout porter leur attention sur l'enseignement pratique de la profession qu'ils ont choisie. Lorsque de ces élèves se mettent à leur tour à professer, il peut bien se faire qu'ils fournissent de nouvelles preuves à l'appui des injustices rencontrées dans la science.

Ces réflexions me revinrent dernièrement, lorsque je lus dans les journaux le discours de rentrée de l'ancien professeur à l'université de Jéna, M. Guillaume Prayor, qui s'établissait en qualité de professeur particulier à l'université de Berlin. Dans son discours, M. Prayor, en abordant la question de l'hypnotisme, glorifiait le docteur en médecine, James Braid, auquel il attribuait d'importantes découvertes, tandis qu'il qualifiait de charlatan, le savant Mesmer. Nous nous trouvons là en présence d'une injustice historique des plus caractérisées et la vérité est, pour ainsi dire, renversée, mise sur la tête. Je ne me contente pas de soutenir ce fait et je prouverai par la suite que M. Prayor ne sait pas que le magnétisme animal et le somnambulisme sont le point de départ de l'hypnotisme. C'est cette ignorance qui lui fait envisager les choses d'une façon aussi injuste ; il est vrai que le même reproche peut être fait à ses collègues, car cette façon d'envisager est prépondérante en médecine.

La médecine a naturellement un intérêt à s'approprier la gloire qui se rattache à la découverte de l'hypnotisme ; car il s'agit en effet d'une découverte des plus merveilleuses qui, sans être le moins du monde terminée, n'en a pas moins produit des révolutions en différents sens. Les suggestions hypnotiques et les suggestions posthypnotiques, l'éducation hypnotique, la transmission de la pensée, l'hallucination et l'illusion posthypnotiques, positives et négatives, l'hallucination rétroactive, le changement organique par simple suggestion, — ce sont là, pour le médecin, pour le pédagogue et le juriste, autant d'effets surprenants, dont la portée au point de vue pratique est tout aussi grande que l'intérêt théorétique qui s'y rattache, car ils font de la physiologie une science expérimentale.

Je n'ai pas l'intention d'amoindrir les mérites indiscutables du Dr Braid ; de même, je serais le dernier à mettre en doute les mérites de l'école de Nancy qui a beaucoup fait pour le développement de l'hypnotisme. Mais pour faire honneur à la vérité, il convient de dire que Mesmer et ses élèves

qui connaissaient le sommeil artificiel, le somnambulisme, ont naturellement dû découvrir les qualités suggestives des somnambules, qu'ils ont employé ces qualités en différents sens, et qu'ils ont rendu compte des expériences faites à ce propos. Mais tout ce qui émanait de Mesmer et de ses élèves a été combattu à outrance par la médecine, qui dès lors, loin de pouvoir réclamer pour soi le mérite de la découverte, n'a que le triste honneur d'en avoir empêché l'approbation et, par ce fait, d'avoir arrêté pendant un siècle les progrès de la propre science.

Lorsque le magnétiseur Hansen fit son apparition en Allemagne, les médecins le firent passer pour un charlatan ; mais lorsqu'après quelque temps, des faits indéniables vinrent prouver le contraire, ils prétendirent que ce n'étaient là que des faits connus depuis longtemps et dont la découverte était due à un certain Braid. C'est ainsi que le mérite de Braid n'a été reconnu qu'un demi-siècle après sa première apparition, et cela, par l'entremise du magnétiseur Hansen. Mais Braid lui-même, ne développa ses idées qu'à la suite des représentations publiques du magnétiseur Lafontaine. On fausse donc l'histoire de la médecine en lui attribuant la découverte de l'hypnotisme, au développement duquel il a seulement contribué pour une large mesure. L'importance de la suggestion n'était pas seulement connue des élèves de Mesmer, mais aussi des adversaires de ce dernier, bien avant qu'il fut question de Braid. L'académie de Paris en 1784 ne nia pas les phénomènes du mesmérisme ; seulement elle les attribua à l'influence de la suggestion sur l'imagination. La seule différence consiste en ce que les membres de l'académie de 1784 se sont servis de cette déclaration pour combattre Mesmer d'une façon négative, tandis que Braid en fit un usage plus positif en s'en servant pour fonder sa méthode. Mais c'est M. d'Eslon, le médecin du comte d'Artois, qui avait auparavant fait la proposition de se servir des principes de Mesmer pour guérir les malades. M. d'Eslon, un élève de Mesmer, avait répondu aux objections de l'académie de Paris en posant la question suivante : « Puisque les remèdes de l'imagination sont les meilleurs, pourquoi ne nous en servirions-nous pas » ? (1)

Aristote a dit quelque part que nous continuons souvent en songe les occupations de la journée ; et, de même, qu'il arrivait souvent que des impressions reçues en dormant influençaient nos actions après le réveil. Il n'y a qu'un pas de là à la découverte de la suggestion posthypnotique et cependant il a fallu beaucoup de temps avant d'y arriver. Ce n'est pas Braid, mais un élève de Mesmer qui fit le premier pas en 1787. Le magnétiseur Mouillescaux ordonna à l'une de ses malades qu'il avait endormie, de se

(1) D'Eslon ; Observations sur le magnétisme animal, p. 40.

rendre en visite chez quelqu'un, le lendemain, à une heure indiquée. La malade n'avait pas l'habitude de fréquenter la personne désignée ; elle avait même des raisons pour éviter cette visite qui lui était pénible. Elle promit d'exécuter l'ordre qu'on lui avait donné ; on la réveilla et elle ne parut pas se souvenir. Mouillescaux prit toutes les précautions nécessaires afin que la malade ne pût être informée de l'ordre qui lui avait été suggéré. A l'heure indiquée, il se rendit, accompagné de quelques amis, dans la maison en question pour y attendre la malade. La dame fut exacte ; elle passa, repassa plusieurs fois devant la porte de la maison ; indécise et hésitante elle n'entra pas tout d'abord. Mais elle monta néanmoins quelque temps après et entra, visiblement embarrassée, dans la chambre où l'attendait Mouillescaux, qui la tranquillisa et la mit au courant de ce qui se passait. La dame raconta que depuis son réveil, l'idée de faire cette visite n'avait cessé de lui passer par la tête ; elle avait essayé en vain de bannir cette idée de son esprit. Un sentiment de crainte et d'inquiétude s'était emparé d'elle à l'approche de l'heure indiquée et elle n'avait pu se débarrasser de l'inquiétude qui la hantait, qu'en se mettant en route (1). Kiefer (2) cite le même exemple et Schopenhauer y ajoute la remarque, qu'on peut suggérer à une personne somnambule de commettre après son réveil une action quelconque, et que la personne exécute en effet cet ordre, sans se souvenir distinctement qu'il lui a été ordonné quelque chose (3).

Voici encore un exemple plus ancien. Puységur, l'élève de Mesmer, avait un cuisinier nommé Ribault, qui forçait une somnambule à laquelle l'appétit faisait défaut, de manger malgré elle, et pour arriver à ce résultat, le cuisinier employait la suggestion posthypnotique. « Quand Ribault lui suggérait ainsi sa volonté, pour lui faire prendre de la nourriture, elle était forcée, revenue à son état normal, de lui obéir et elle se faisait cuire elle-même ses aliments. Lorsqu'il oubliait de lui suggérer cet ordre — ce qui arrivait parfois, — la somnambule ne mangeait rien. Mais le lendemain, au cours de la séance magnétique, ils se faisaient réciproquement des reproches (4) ».

Il y a aussi des médecins s'occupant assidûment de magnétisme, qui ont employé la suggestion posthypnotique. Le docteur Bertrand écrivait en 1823 : « Si l'on dit à un somnambule endormi de se rendre à telle ou telle heure, tel et tel jour dans un endroit indiqué, et qu'il est d'accord avec le magnétiseur, il n'est pas même nécessaire qu'il se souvienne de l'ordre qu'il a reçu, pour qu'il l'exécute. A l'heure indiquée, le désir de faire ce qu'il

(1) Exposé des cures de Strasbourg, III, 70-72.

(2) Kiefer. Tallurisme, II, 250.

(3) Schopenhauer : *Weil als Wille und Vorstellung*, II, 393.

(4) Bibliothèque du magnétisme animal, VII, 46.

voulait accomplir étant endormi lui viendra spontanément et sans qu'il se rende compte du motif qui l'aura poussé (1).

Dans une lettre très intéressante traitant de la suggestion posthypnotique, le docteur Koreff disait en 1825, à Deleuze : « Un des phénomènes les plus curieux, est certainement celui que vous avez signalé et qui permet au magnétiseur de suggérer au somnambule endormi, après concertation préalable avec ce dernier, une idée ou une volonté quelconque qui le décidera à agir lorsqu'il sera éveillé, et cela, sans qu'il en connût le motif. Ce fait surprenant appartient à la même catégorie qu'un autre fait très connu du même genre ; si l'on a fermement l'intention de se réveiller à un moment donné, on n'y manque pas. L'impression de notre volonté se continue pendant le sommeil et elle s'exécute, sans que nous soyons en état de nous rendre compte d'une succession d'idées ou de l'existence d'idées rattachantes. J'ai été très étonné de voir que les somnambules ont besoin de l'appui de la volonté du magnétiseur pour accomplir ce qu'ils jugeaient pourtant eux-mêmes nécessaire de faire. L'influence que vous saurez exercer sur le somnambule, vous donnera une idée de votre propre force de volonté ; elle prouvera jusqu'à l'évidence le rôle important que joue cette volonté dans les phénomènes du magnétisme. »

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la somnambule du Dr Koreff lui fit remarquer la puissance qu'il avait d'influencer aussi ses actes à l'état normal ; il écrit plus loin : « Une somnambule vous dit : Posez votre main sur mon front — renforcez votre volonté, car je ne ferai pas encore ce que vous désirez ; — maintenant, c'est suffisant, je ferai certainement ce que vous m'ordonnez. » Une de mes somnambules avait pris la résolution de s'abstenir de manger différents plats qu'elle aimait beaucoup ; mais elle ne pouvait cependant résister à la tentation, malgré toutes mes exhortations et tous les reproches que je lui faisais lorsqu'elle était éveillée. Voyant que toutes mes remontrances ne servaient et ne serviraient à rien, elle me pria de *vouloir* que chaque fois qu'il lui viendrait la tentation de manger de ces plats, un sentiment indicible de crainte s'emparât d'elle et que sa gorge se rétrécît ; et c'est ce qui arriva en effet.

La même personne avait résolu de prendre des bains froids, qu'elle craignait par dessus tout. Comme elle ne doutait pas qu'il lui serait impossible de vaincre son aversion, elle me pria de vouloir fermement, qu'au moment où elle serait déshabillée, elle plongeât, contre son gré, dans la baignoire et qu'elle devînt de suite somnambule : c'est ce qui arriva, au grand étonnement des témoins de la scène. Cette puissance vraiment surprenante

(1) Bertrand : Traité du somnambulisme, 298.

d'une volonté étrangère, qui est demandée comme complément d'une autre volonté, s'étend même sur des faits intellectuels et moraux ; c'est ainsi que j'ai pu faire changer complètement d'idées et faire accomplir certains actes qui étaient en contradiction absolue avec les dispositions momentanées de la somnambule. On assistait alors à la lutte de deux âmes contradictoirement en conflit dans un même corps ; c'est ce que nous pouvons d'ailleurs parfois observer chez nous-mêmes, sans être somnambules et ce qui se rencontre beaucoup chez des aliénés de différentes catégories. Cette influence morale à laquelle sont soumis les somnambules et qui agit encore après leur réveil, en les obligeant à faire ce qui leur est désagréable, à se souvenir de choses sans y être amené par une suite d'idées, et même à prononcer contre leur gré certaines paroles, peut être considérée comme l'un des phénomènes les plus curieux du magnétisme. J'ai eu plus de cent fois l'occasion d'observer ce phénomène ; je l'ai analysé, étudié sous toutes les faces et je me suis promis de le décomposer dans ses parties élémentaires pour le soumettre aux méditations des physiologistes. Inutile de faire remarquer le grand danger que peut présenter ce phénomène et que la responsabilité du magnétiseur est très grande ; il doit se renfermer dans les sentiments de la plus stricte moralité.

(à suivre)

D^r CARL DU PREL.

AUX SOUSCRIPTEURS DU CONGRÈS

N'en déplaise à nos adversaires, le Congrès a parfaitement réussi, et, malgré toutes les attaques, les railleries, dont la Presse a essayé de le couvrir, c'est un triomphe éclatant pour la cause que nous défendons. En cette circonstance, surtout, que de fois nous avons oublié les plaisanteries plus ou moins lourdes de ceux qui ne nous pardonnent pas d'ainsi arrêter l'attention sur nous.

Chacun a voulu contribuer pour sa part à cette œuvre excellente, versant, suivant ses moyens, dans les mains destinées à les recevoir, les secours pécuniaires nécessaires à l'accomplissement de cette entreprise. Réjouissons-nous donc, dans la satisfaction intérieure du devoir accompli. Nous avons ainsi travaillé pour notre pays, pour nos frères en humanité, pour nous-mêmes, enfin.

1^o J'ai dit pour notre pays. — N'appelons-nous pas de tous nos vœux le jour où cette saine et fortifiante doctrine, répandue partout, produira les fruits bienfaisants qu'on a droit d'en attendre ? Serons-nous témoins, nous autres, de cette grande régénération sociale ? Espérons, et travaillons toujours dans ce but.

2° J'ai ajouté : pour nos frères en humanité. — Combien sont-ils, ces malheureux, ces déshérités, ainsi que nous les appelons, qui, dépourvus de toute croyance, vont chercher dans les satisfactions matérielles, ou bien dans une sorte d'abrutissement, ou bien encore, quelquefois, dans le suicide, l'oubli de leurs maux ; nous leur avons appris déjà, à ceux-là, et continuerons encore de leur apprendre où se trouve le meilleur remède aux misères sociales qui les affligent, et c'est ainsi que nous aurons réussi peut-être à éviter le retour de catastrophes semblables à celles dont il nous arrive trop souvent d'être les témoins attristés.

3° Pour nous-mêmes, ai-je dit, enfin. — Nous pouvons espérer, en effet, retirer personnellement quelques avantages spirituels pour le bien que nous aurons fait ainsi. Ces efforts plaideront pour nous, surtout, en ce jour de trouble ! dont a parlé le poète, car ce n'est pas sans de vives souffrances, que l'âme s'arrache à l'enveloppe dont elle s'est revêtue. Sur le lit de douleur, nos lèvres expirantes murmureront des paroles d'espoir, et nous souvenant alors d'avoir pensé à ceux qui nous auront précédés dans l'au-delà, nous aimerons à penser qu'ils accourront au devant de nous au moment suprême.

Réconforté par cette douce espérance, soutenu par la consolation, l'esprit qui se dégage de la matière passive, se souviendra ainsi des paroles du doux et si aimable poète auquel sa croyance en l'immortalité a inspiré ces vers sublimes :

Je te salue, ô mort ! libérateur céleste ;
 Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
 Que te prêta longtemps l'épouvante ou l'erreur.
 Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
 Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide ;
 Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
 Tu n'anéantis pas, tu délivres ! ta main,
 Céleste messager, porte un flambeau divin.

EDOUARD MICHEL.

LA QUESTION DE DIEU (*Dictée*).

Je veux vous exposer aujourd'hui une des faces de la question de Dieu, qui a tant de faces diverses.

On a dit, à propos des souffrances qui sont le partage de tous les organismes sensibles vivant sur la terre, que si Dieu était bon il n'était pas tout-puissant, et que s'il était tout-puissant il n'était pas bon, puisqu'il n'employait pas sa toute-puissance à faire progresser les êtres par des moyens moins douloureux. Il n'a pas été répondu d'une manière satisfaisante à cet

argument, et il est resté la pierre d'achoppement des religions. Ce n'est pas y répondre que de dire que nous ne pouvons nous permettre de sonder les voies de la providence. Ce n'est pas en vain que nous avons au cœur un idéal de justice ; notre devoir est de nous en servir.

Ne pouvant échapper au dilemme ci-dessus, voyons si nous ne pourrions pas nous faire de Dieu, conçu comme l'être universel, une idée qui nous permettrait de comprendre les souffrances au milieu desquelles tout ce qui vit sur la terre progresse, sans avoir à accuser Dieu de cruauté ou d'impuissance, ce qui serait le supprimer.

Admettons d'abord que les trois règnes de la nature sont animés par des parcelles divines, parvenues à des degrés bien divers d'évolution, toutes en voie de progrès et devant parvenir dans la suite des temps à l'état divin ; ces parcelles portent en elles en germe, en puissance, la perfection intellectuelle et morale à laquelle elles parviendront un jour. Elles ont tout ce qu'il faut pour la réaliser, comme le gland porte en lui tout ce qui lui est nécessaire pour devenir un chêne de dimensions colossales. Comme conséquence ces parcelles possédant en germe tout ce qui est nécessaire à leur immense évolution se développant au fur et à mesure que les circonstances, les milieux dans lesquels elles se trouvent placées se modifient. Elles sont autonomes c'est-à-dire qu'elles se suffisent à elles-mêmes dans tous les états si divers qu'elles sont appelées à traverser.

Ceci étant une fois admis, nous ne serons plus embarrassés pour expliquer les souffrances de l'évolution terrestre, ni les imperfections desquelles les matérialistes néantistes se font un argument pour nier Dieu. Puisque nous sommes autonomes, nous souffrons parce que nous n'avons pas encore acquis les forces intellectuelles et morales qui nous permettraient de progresser par des moyens moins barbares. Déjà quelques-uns de nous commencent à comprendre que si nous étions plus avancés, par conséquent meilleurs, les plus pénibles de ces souffrances pourraient être évitées par nos seuls efforts, devenus puissants par la solidarité. Avec plus de progrès encore, nous arriverions à supprimer tout ce qu'il y a de douloureux dans notre évolution.

Vous pouvez appliquer ce raisonnement à tout. Il consiste à poser en principe qu'à tous les degrés de l'échelle l'Esprit est autonome, et trouve en lui-même, dans sa nature divine, les forces nécessaires à ses besoins du moment. Végétal, il sait diriger ses racines là où elles peuvent trouver leur nourriture, et son feuillage là où il trouvera de l'air. Animal, il est gouverné par l'instinct, impulsion divine supérieure au raisonnement. Homme, le divin agit toujours en lui, mais obliéré par la raison consciente pour tout ce qui a trait à sa conduite, à la direction qu'il lui plaît d'imprimer

à son activité. Son autonomie devient de plus en plus complète au fur et à mesure de ses progrès ; mais à chaque degré, à chaque échelon qu'il gravit sur la terre, il est encore tellement loin de la perfection, qu'il n'est pas étonnant qu'il ne sache pas se soustraire aux souffrances résultant pour lui du milieu où il évolue. Pour y parvenir, il faudrait qu'il eût appris à maîtriser les forces qui l'oppriment de toutes parts, et il n'atteindra que plus tard ce degré de savoir et de puissance.

On me répondra peut-être que ce système n'exonère pas Dieu du reproche de manquer de bonté ou de puissance, puisqu'il pourrait s'interposer, et faire pour ses enfants ce qu'ils ne savent pas encore faire eux-mêmes.

Je réponds à cette objection que, du moment où l'on conçoit Dieu comme étant disséminé partout dans la nature par ses parcelles autonomes, destinées à former des individualités sans cesse grandissantes, on doit comprendre qu'à chaque degré de l'échelle ces parcelles ont à effectuer un travail en rapport avec les nécessités du milieu, et qui absorbe toutes leurs forces, toutes leurs facultés. A mesure qu'elles s'élèvent, la grandeur de la tâche augmente. Elle devient de plus en plus universelle, jusqu'au point culminant dont nous ne pouvons nous faire aucune idée, et où le cénacle des Esprits parfaits imprime à l'univers infini sa marche et son harmonie. Dieu est partout dans l'univers, mais il n'atteint le summum de la perfection que dans la direction de l'ensemble des choses. Tout le long de l'évolution par laquelle chaque parcelle se rapproche à tout moment, si peu que ce soit, de sa glorieuse destinée, elle pourvoit à ses besoins suivant ses moyens et l'état de son développement. Nous sommes sur la terre des dieux à l'état embryonnaire qui ne pouvons pas beaucoup. De là résultent pour nous des souffrances ; mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre, parce que nous sommes autonomes. Nous subissons les revers de la liberté dont nous ne savons pas encore nous servir. Ce qui est vrai dans notre vie politique, économique, sociale, est vrai aussi dans notre vie éternelle, par laquelle nous nous élevons vers l'état divin.

Dans une monarchie absolue, le peuple peut se plaindre de ses souffrances parce qu'il n'a point de liberté, et que le chef de l'état a pris pour lui tous les droits et toutes les responsabilités. Mais dans une démocratie le peuple n'a pas le droit de se plaindre, car c'est lui qui se fait son propre sort. Tant pis pour lui s'il n'a pas les qualités nécessaires pour le faire meilleur.

Dans le système que je vous ai fait entrevoir, l'univers est une grande démocratie, dont les parcelles divines, en marche vers la perfection, sont le peuple. C'est à elles de travailler à se faire un sort heureux.

(Communication reçue au groupe Bisontin).

SPIRITISME AMÉRICAIN

Je viens de lire un livre étrange, fantasque, incroyable. Ce livre porte pour titre : *Mes expériences avec les Esprits*, par Henry Lacroix. Je suis certain que tous ceux qui croient aux manifestations spirituelles et qui ont eu le courage et la patience de lire jusqu'au bout ce livre extraordinaire, se sont demandé si l'auteur possède réellement tout son bon sens ou s'il a voulu écrire une œuvre pour le seul et bête plaisir de mystifier ses lecteurs. Telle fut, je ne le cache pas, ma première impression, mais cette impression fut de courte durée. Les nombreuses et étonnantes communications obtenues par l'auteur, les rapports presque incessants qu'il a eus avec le monde des Esprits et notamment de la part de ses douze enfants, les matérialisations de ceux-ci, les curieuses descriptions de l'autre monde, à peu près identique avec le nôtre, les mille détails, souvent puérils et frivoles, concernant ce monde extra-terrestre, détails qui font sourire même les spirites les plus convaincus, tout cela paraît, au premier abord, le produit d'une imagination en délire, et on se sent disposé à considérer cette œuvre paradoxale comme émanant d'un esprit mal équilibré. Mais, après avoir bien réfléchi, après avoir vaincu l'impression produite par la lecture de ce livre étrange, on ne peut s'empêcher de se demander si tout ce que nous raconte l'auteur est possible ou non. Une affirmation ou une négation serait, sans doute, prématurée. M. Lacroix, cependant, est convaincu de la réalité des phénomènes qui se sont produits maintes fois devant lui. Nous ne mettons point en doute la bonne foi et la sincérité de l'auteur, mais, personne n'étant infallible, on peut souvent prendre des apparences pour des réalités. Il y a dans le domaine psychologique bien des mystères qui nous sont encore inconnus, et, psychologiquement parlant, on peut inconsciemment être influencé et prendre pour réel ce qui n'est souvent qu'une illusion ou plutôt, si l'on veut, une hallucination. Le spiritualisme moderne est une science, il est même plus, c'est la science des sciences, mais elle commence à peine à être étudiée, du moins en Europe, et nul ne peut se vanter d'avoir approfondi les insondables mystères concernant l'âme et la vie future. M. Lacroix ne s'est pas contenté de marcher pas à pas, il a voulu surpasser les quelques connaissances que nous avons acquises dans le domaine de l'invisible, il a fait un bond immense, il a déchiré en entier le voile qui nous cache la vie d'outre-tombe, c'est pour cette raison que son œuvre venue trop tôt, peut-être, a été mise à l'index de la part de plusieurs spirites et de toutes les écoles de l'occultisme. Ceci nous semble un peu injuste, et si quelquefois on est obligé de mettre un frein à l'imagination toujours prête à aller plus loin que le bon sens et la raison, on doit aussi chercher, dans toute œuvre spiri-

tualiste, une explication plausible aux phénomènes qui y sont relatés, phénomènes qui peuvent être pour la plupart, attribués à différentes causes, telles que la suggestion et l'obsession, et encore là on est en plein spiritualisme.

Je ne disconviens point qu'il n'y ait dans l'œuvre de M. Lacroix des faits très extraordinaires, des manifestations d'Esprits pour ainsi dire permanentes, mais qui peut nier que ces mêmes faits, quoique plus rares, ne se soient point produits ailleurs. M. Lacroix nous parle d'esprits se matérialisant; quelle différence peut-on faire entre l'esprit de Katy King, se manifestant et se matérialisant devant W. Crookes, et les douze enfants de l'auteur? Est-ce le nombre qui nous rend sceptiques ou incrédules? Mais on a vu dans d'autres groupes plusieurs Esprits se matérialiser à la fois. Sont-ce, peut-être, tous ces petits détails de la vie des désincarnés, détails qui ont une si grande analogie avec ce qui se passe journellement chez les incarnés? Mais Katy King en a fait autant, elle s'est promenade, comme une vraie dame, au bras de M. Crookes et elle a donné de ses cheveux à tous ceux qui assistaient à sa matérialisation. Si les Esprits de M. Lacroix ont par trop matérialisé l'autre monde, Swendenborg lui-même n'a pas craint d'affirmer que dans le monde des Esprits, il y a des maisons, des jardins et que les êtres d'au-delà vivent absolument comme nous.

Les phénomènes de suggestion étudiés aujourd'hui par un grand nombre de savants et de magnétiseurs distingués, peuvent aussi, jusqu'à un certain point, nous expliquer les étranges et curieuses manifestations contenues dans le livre de M. Lacroix. Un sujet hypnotisé, mis dans cet état anormal de suggestion, peut perdre momentanément toute conscience de son individualité et exécuter, sans résister, tout ce qu'on lui commande. M. de Rochas nous dit dans son livre, *Les Forces non définies*, que Benoît, son sujet magnétique, après avoir été hypnotisé, et après une forte suggestion, changea d'individualité et devint, soumis à la volonté du magnétiseur, le propre fils de M. de Rochas lui-même.

Si donc la suggestion entre deux esprits incarnés est possible, qui peut dire qu'un Esprit libre ne puisse influencer un Esprit incarné jusqu'à lui faire croire que tout ce qu'il voit est réel et tangible? C'est à se demander si les Esprits des enfants de M. Lacroix étaient réellement eux-mêmes ou si un ou plusieurs habitants de l'autre monde, désireux eux aussi d'étudier sur un Esprit incarné les phénomènes de suggestion, ne se sont point servis pour cela de M. Lacroix comme sujet d'expériences magnétiques. Si, comme on le prétend, le monde des esprits est presque identique avec le nôtre, il n'y a rien là d'impossible. Les désincarnés ne possèdent pas la science infuse; ils étudient eux aussi, et tâchent comme nous, d'élargir la sphère de leurs

connaissances en étudiant les forces étonnantes qui régissent l'univers.

Cette explication que je donne peut n'en pas être une, mais ce que je sens c'est que l'œuvre de M. Lacroix est sincère. Si tout ce qu'on y lit est le résultat de l'hallucination ou de la suggestion, nous sommes encore là en présence d'un grand phénomène psychologique. Pour le moment contentons-nous de ce que le spiritualisme nous donne, étudions, observons, et ne nous pressons pas de conclure jusqu'à ce que la lumière, vers laquelle notre âme aspire, éclate un jour pour tout le monde.

E. ROSSI DE GUISTINIANI.

PLEIN CIEL

Rappel du 5 décembre 1889.

.....
Uranie, le nouveau livre de Camille Flammarion, un délicieux in-8° appartenant à l'artistique collection Guillaume, tient les promesses du nom de l'auteur (1). L'auteur s'y est mis tout entier comme il avait fait dans la plupart de ses précédents ouvrages, car aucun contemporain ne répond mieux au signalement de l'homme avec lequel saint Augustin, considérant sa force, exprimait la crainte de se mesurer : *timeo hominem unius libri*. Il est par excellence l'homme d'un seul livre, quoique peu d'auteurs soient plus féconds et quoique ses livres soient en général le même, ils sont en même temps très divers comme inspirés de cette formule : *l'unité dans la variété* qui, d'après Leibnitz, est celle de l'univers. Nous retrouvons donc dans *Uranie*, cet amant toujours jeune et ardent de l'astronomie, cet explorateur de l'océan aérien, cet apôtre de la pluralité des mondes habités, ce croyant d'immortalité, cet adepte du magnétisme et du spiritisme que tout le monde connaît ; nous l'y retrouvons armé ou paré de ses connaissances positives et de ses qualités d'imagination ; avec ses hardiesses et faiblesses philosophiques ; avec ses ordinaires talents d'exposition et d'invention, sa verve, son brio, son style ; enfin tout entier ; et l'illustration du livre, qui est charmante, concourt avec le texte, qui est des plus agréables, à nous empêcher de le perdre jamais de vue.

.....
 Nous traversons le système de *gamma* d'Andromède : trois soleils, un petit qui est bleu tournant autour d'un moyen qui est vert, lequel gravite autour d'un grand qui est orangé. C'est tout ce qu'on en sait. Voici maintenant le rêve : Sur l'un des mondes éclairés par le petit bleu règnent des êtres grands comme nous, en forme de libellules et tissés de lumière qui produisent une

(1) Ce volume, avec figures coûte 10 fr., 4, rue Chabanais, à notre librairie.

musique délicieuse en volant, sont androgynes et demeurent dans des plantes animées, lesquelles pratiquent elles-mêmes la locomotion aérienne, ce qui n'est ni riche, ni neuf, ni fondé sur quoi que ce soit. Aussi la muse a-t-elle soin d'éluder les interrogations dont elle se sent menacée touchant les mœurs, l'histoire, les arts de cette humanité névroptérique par cette phrase typique : « Il serait long de répondre à toutes les questions que tu pourrais faire. » Ce serait plus difficile encore. Ceci n'est qu'un exemple. Je n'insisterai pas autrement. Il reste à réclamer au nom de nos libellules que dans le monde du petit bleu on croit privées de jambes et de nos plantes qui se nourrissent, quoi qu'ils en pensent, par des racines : c'est la preuve qu'Andromède ne connaît pas mieux la terre que la terre ne connaît Andromède, chose très naturelle.

Les deux autres parties d'*Uranie*, de beaucoup les plus intéressantes, contiennent relativement à ces arcanes, dont un inepte et frauduleux *occultisme* voudrait se faire un monopole, mais dont le contenu se dévoilera graduellement dans la mesure accessible à notre humaine faiblesse, par la seule et la simple application des méthodes scientifiques en dehors desquelles il n'y a pas de salut, des faits prodigieusement curieux et plusieurs singulièrement émouvants qui suffiraient à la fortune du livre, l'auteur ne les fit-il pas valoir en habile ouvrier. Citons ceci qui ne serait rien si la relation n'en était écrite par Kant qui en avait fait l'objet d'une enquête.

La chose se passa le 10 juillet 1750 à Gottenbourg, ville de Suède, à 200 kilomètres de Stockholm, et où Swedenborg, revenant d'un voyage en Angleterre, était allé dîner chez un certain William Costel :

« Le soir, à six heures, M. de Swedenborg qui était sorti, rentra au salon, pâle et consterné, et dit qu'à l'instant même un incendie venait d'éclater à Stockholm, au Südermoln, dans la rue qu'il habitait, et que le feu s'étendait avec violence vers sa maison. Il sortit de nouveau et revint, se lamentant de ce que la maison d'un de ses amis venait d'être réduite en cendres et que la sienne courait le plus grand danger. A huit heures, après une nouvelle sortie, il dit avec joie : « Grâce à Dieu, l'incendie s'est éteint à la troisième porte qui précède la mienne.

« La nouvelle s'en répandit dans toute la ville qui s'en émut »....

Deux jours après, le courrier royal apporta de Stockholm la confirmation du fait.

Nous ne déflorerons pas davantage ce singulier ouvrage élégamment et richement illustré par Bieler, Gambard et Myrbach, non moins illustré de pensées élevées et généreuses ; c'est un livre de toute saison, car son sujet se tient en permanence devant les esprits avides d'inconnu ; livre de coin de feu, livre de frais ombrages, livre de chevet.

VICTOR MEUNIER.

NÉCROLOGIE

Notre vieil et fidèle ami, M. CLÉMENT GOUPILLE, est décédé à Saint-Flour, subitement, chez des amis, en pleine santé; quelle douleur pour sa famille qui l'attendait à *Tarragona, Espagne*, pour sa femme si dévouée dont le caractère est au-dessus de tout éloge, pour le nombreux personnel qu'il employait et qui le chérissait, parce qu'il était juste et bon, brave pardessus tout.

Celui-là faisait le bien sans ostentation, toujours, et nul ne peut dire les épreuves terribles par lesquelles il a passé avant de se créer une position à *Tarragona*, où toute la ville connaît la valeur de ce négociant intègre, de ce philosophe bienveillant et sage.

Il avait souffert beaucoup, par le cœur, et l'anévrisme a dû causer la séparation du corps et de l'esprit; Mme Goupille surveillait le mal latent et ne voyait jamais partir sans appréhension son compagnon de lutte; elle en était le bon ange gardien. Ses quatre fils, tous travailleurs intelligents, nourris à la bonne école spirite, perpétueront la maison paternelle, soutiendront leur mère dont la force d'âme n'a jamais fait défaut aux siens, dans les cas où il a fallu beaucoup d'énergie, infiniment d'honnêteté.

Ami et frère, Esprit de Clément Goupille, donne-nous ta quiétude et ton immense amour pour l'humanité, en nous indiquant le secret de ta force, de ta volonté, de ton amour.

MME VVE GUÉRIN, mère de *Jean Guérin* (notre frère décédé), s'est dégagé de son corps matériel, le 9 décembre 1889, à l'âge de 89 ans; depuis longtemps, cette dame si courageuse et si active était alitée, ne se levait plus; les meilleurs soins lui ont toujours été donnés.

Il y a deux ans, en spirite dévouée, elle voulut exprimer ses dernières volontés, et, par devant notaire, déclara que son enterrement serait comme celui de son fils, purement spirite et sans le secours d'aucun culte. Il a été fait selon sa volonté.

Ame virile dans un corps faible, l'esprit dominait la matière chez Mme Guérin; sa charité était grande et ses principes très généreux, semblables à ceux de son mari et de son fils dont le souvenir est présent à tous les esprits dans le canton qu'ils habitaient.

Nous parlerons de la cérémonie civile de l'enterrement du corps de Mme Guérin dans le prochain numéro de la *Revue*.

A Dijon, est décédé M. BILLoux, à l'âge de 84 ans; ancien magnétiseur et spirite depuis 30 ans; artiste consciencieux, médium écrivain et chef de

groupe, désintéressé et intègre, ce fut un dévouement et un honnête homme dans l'acception du mot; tous les spirites bourguignons estimaient et aimaient le vénérable M. Billoux, et nous sommes certains qu'après son dégagement corporel, son esprit et ceux de Mme Guérin et Clément Goupille, ont été reçus par une foule nombreuse de désincarnés, amis de la cause. Que l'ami Billoux veille sur Alice Billoux, sa petite-fille.

M. Michel Lovera nous annonce la désincarnation de M. A. M. AUGUSTE MONNET, à l'âge de 23 ans, et aussi de M. HENRI YACINTHE LAURE, âgé de 67 ans, au nom de M. Darius Laure et de Mme Priolais née Laure.

Sur la tombe de ces frères qui ont voulu être enterrés par les spirites seulement, MM. Lève et Lovera ont lu des paroles fraternelles et senties, au milieu d'une nombreuse assistance émue et recueillie. Notre sympathie aux familles Monnet et Laure.

Dictionnaire général de l'Archéologie et des Antiquités, chez les divers peuples par E. Bosc, architecte. 1 volume in-8° illustré de 450 gravures intercalées dans le texte (1).

Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce petit volume à tous ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'archéologie, des mythes et des religions anciennes.

L'auteur du grand Dictionnaire d'architecture s'est ici surpassé par les nombreux et utiles documents que renferme son volume édité par la maison Firmin-Didot.

(1) Chez tous les libraires de la France et de l'étranger.

LA LUMIÈRE qui avait disparu momentanément va reparaitre dans de nouvelles conditions : La direction fait appel à toutes les personnes qui s'intéressent à son œuvre et demande cent souscripteurs donnant chacun cinquante francs par an. Alors ce journal sera publié gratuitement et le projet de propagande universelle réalisé.

Adresser les lettres avec timbre de réponse et les mandats à Mme L. Grange, boulevard Montmorency, 75, à Paris-Auteuil.

L'inauguration des CAUSERIES HERMÉTIQUES a eu lieu mercredi 18 décembre, sous la direction de la revue l'INITIATION. — Groupe indépendant d'Études ésotériques; société pour l'étude de la Science occulte théorique et pratique dans toutes ses branches et indépendamment de toute école.

S'adresser par lettre à M. Lucien Manchel, 14, boulevard de Strasbourg, Paris.